

# VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

---

AUSTRALIE  
JAVA, SIAM, CANTON  
PÉKIN, YEDDO, SAN FRANCISCO

---

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

E. PLON ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
RUE GARANCIÈRE, 10

1878

Offert par monsieur et madame Henri Saint.  
à l'Alliance Française

Buenos Aires, 24 Avril 1927.

A handwritten signature in dark ink, appearing to be 'H. Saint', written in a cursive style.

**VOYAGE**

**AUTOUR DU MONDE**

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1878.

VOYAGE  
AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

---

Ouvrage couronné par l'Académie française

---

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE DE 360 GRAVURES



PARIS

E. PLON ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

---

1878



VOYAGE  
**AUTOUR DU MONDE**

PAR  
le Comte de Beauvoir

AUSTRALIE  
JAVA-SIAM-CANTON  
PEKIN-YEDDO-SAN FRANCISCO



E. PLON ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
RUE GARANCIÈRE, 10  
PARIS

ADRIEN MARIE 1872

SHEPSON 7219

armes et la tunique du chef des Indiens, tué dans la mêlée.

Le « *Cores de Vries* » offrait le plus singulier aspect : le pont était encombré de plus de deux cents pèlerins revenant de la Mecque en costumes étincelants.

Leur front radieux et inspiré, leur démarche majestueuse et pleine de componction, exprimaient toute la ferveur de ces croyants, que les dépenses, les fatigues et les jeûnes d'un si pénible et si long pèlerinage n'avaient pas rebutés.



Le duc d'Alençon.

## II

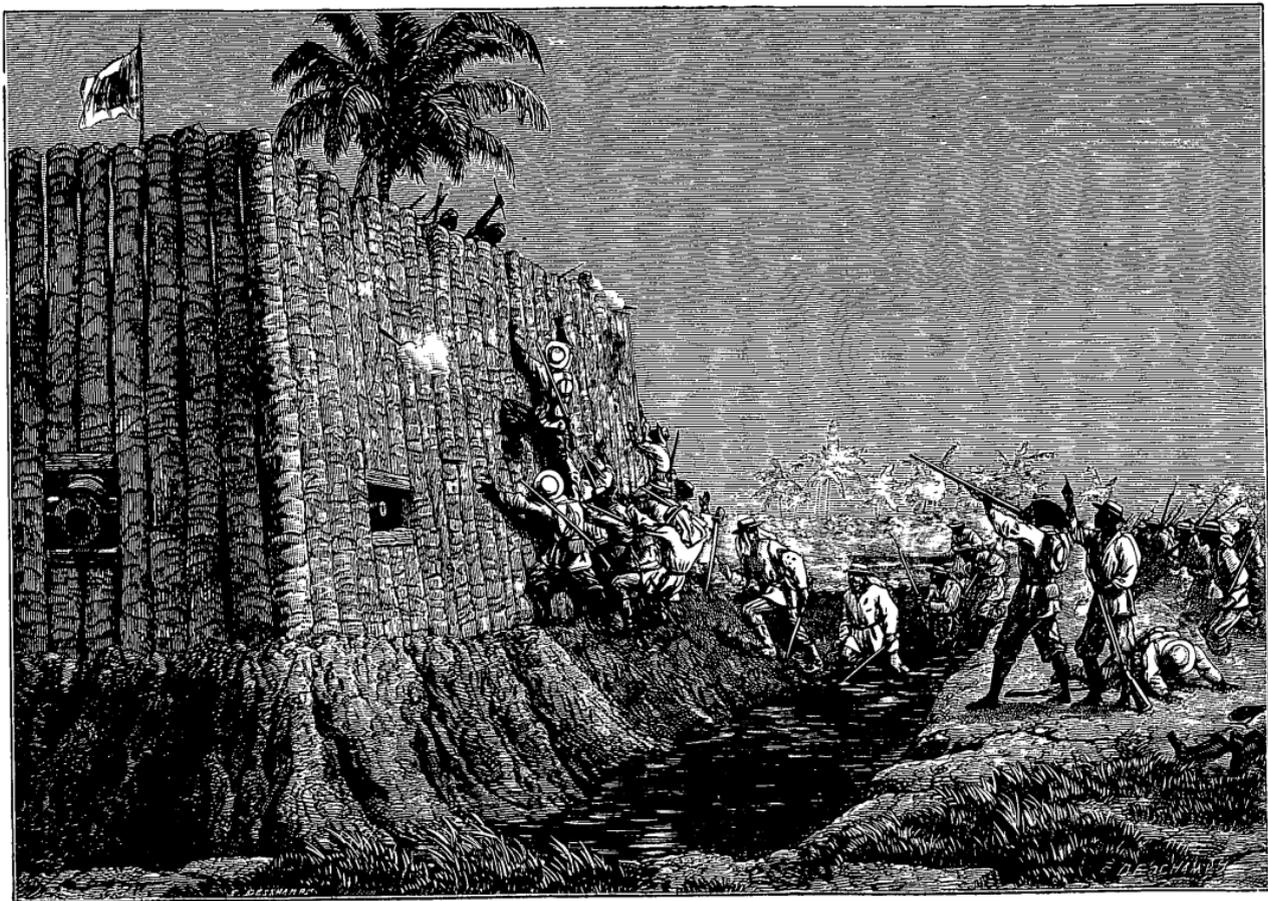
### CHASSES AUX CROCODILES ET AUX RHINOCÉROS

Une pirogue renversée par un crocodile. — Voyage dans l'intérieur. — Tous les Indigènes accroupis devant les Blancs. — Singes aimables. — Un prince javanais et ses bayadères. — Sa tribu nous rabat les rhinocéros. — Ses trois canards favoris.

18 novembre.

Avant quatre heures du matin, notre joyeuse colonne française était emmenée au galop par l'aimable Résident M. Hoo-geven, renforcé de sept ou huit chasseurs du pays. Tout est commandé pour

cette chasse officielle aux crocodiles : voitures à quatre chevaux pour aller jusqu'au quai; canonnière pour sortir de la rade, longer la côte et gagner une rivière qui se jette dans la mer au milieu des bouquets de palétuviers; canots de la marine royale et pirogues ma-



Le duc d'Alençon, le revolver au poing, entraîna ses hommes et escalada l'un des premiers les palissades du fort encore rempli d'Indiens, qui tiraient à bout portant. (Voir p. 307.)

laises, etc., etc. J'étais même tenté de croire, en voyant ce brillant appareil, qu'on avait, de par les ordres d'une vénerie asiatique, panneauté la veille quelques crocodiles, comme on panneaute les chevreuils pour les tirés de France; mais la suite me prouva que ce gibier n'entend pas si bien la flatterie que le nôtre.

Il est six heures du matin quand la canonnière mouillé sur la barre de la rivière : nous nous disséminons dans des pirogues, et nous écarquillons les yeux pour pénétrer les grandes herbes qui couvrent les berges boueuses, pour sonder une eau vaseuse et jaune; mais rien ne paraît. Nous remontons et redescendons plus de vingt affluents de la rivière : notre pirogue glisse silencieusement, grâce aux pagaies, entre des bouquets touffus de plantes aquatiques et vénéneuses qui nous ombragent, et mille serpents vert foncé et bleu jaunâtre se faufilent et se cachent : quelques-uns, la tête haute de deux pieds au-dessus du niveau de l'eau, traversent fièrement à la nage, comme pour nous défier.

Vers dix heures, tandis que le soleil commence à nous rôtir de ses rayons dévorants, que les nuées nauséabondes des miasmes nous prennent aux tempes et à la gorge, voici des globules d'air qui bouillonnent à la surface, à quatre pas de nous. Attention ! c'est un crocodile qui respire : les acolytes amateurs, pendant ce temps, font voler des bouchons de champagne; pour nous, anxieux sur l'avant, nous espérons le monstre. A quatre-vingts pas, un léger remous s'agite, des ondes concentriques se soulèvent, et une longue arête noire et dentelée (je lui donne de vingt à vingt-deux

pieds) paraît comme une flèche rebondissante à la surface de l'eau, puis replonge pour poindre encore un peu plus loin. Malgré un angle de tir aussi aigu, malgré la distance et la dureté de la carapace, nous faisons feu. Est-ce simple curiosité ou véritable douleur, le crocodile sort de l'eau verticalement jusqu'aux pattes, et... nos compagnons affirment qu'il est mort au fond de l'eau, ce qui est l'histoire accréditée de tous les crocodiles manqués ! Mais pour nous, qui sommes habitués à ne compter gibier tué que le gibier mis dans la carnassière, nous croyons qu'il pourra encore couler des jours très-heureux.

Je soupçonne l'horrible bête d'avoir voulu tirer vengeance de son égratignure; car pendant que nous rechargeons nos carabines, sa grande gueule, à je ne sais combien de dents, s'ouvre soudain pour happer l'avant d'une pirogue qui suit la nôtre : elle est montée par deux Indiens; le plus leste prend un harpon de cuivre de plus de deux pieds, fixé à une longue tige de bois de fer, et le lance droit au fond de la gueule du monstre. La pointe produit une telle douleur sur ses amygdales, qu'il donne un formidable coup de reins; la pirogue est lancée en l'air comme un ballon, et les deux Malais, culbutés dans ce saut périlleux involontaire, retombent dans l'eau et gagnent la rive avec la rapidité que donne la frayeur ! Le crocodile, qui a de ses dents rompu net le bois de fer et gardé le harpon enchevêtré dans son râtelier, fait en l'air une énorme pirouette (*voir la gravure, p. 313*), la queue en trompette et le ventre au soleil, si bien qu'un instant il nous apparaissait dans son entier. Une fois nos ar-

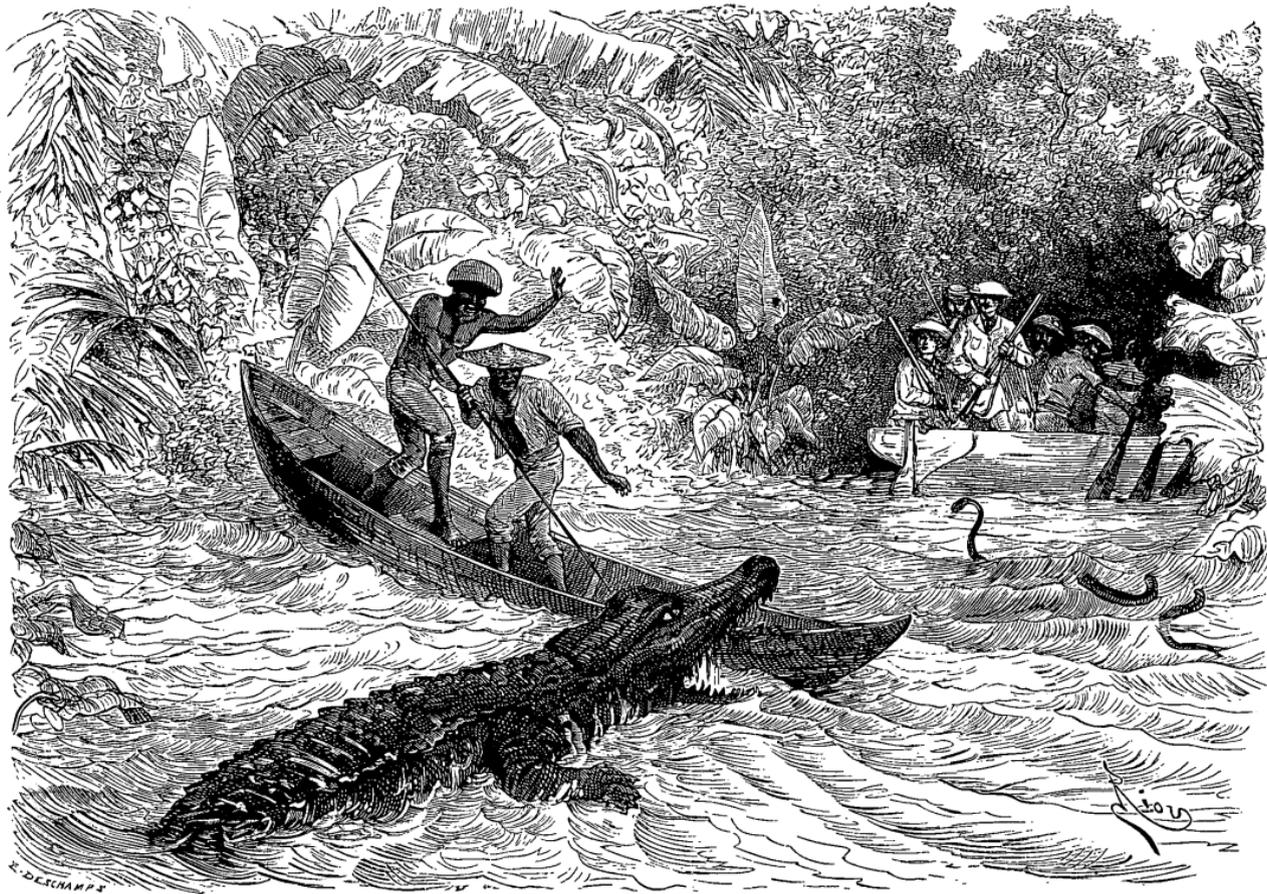
mes rechargées, aucune occasion aussi favorable ne se présenta plus à nous : nous avons compté environ quinze apparitions de crocodiles pendant cette matinée, et j'estime qu'il y avait cinq ou six de ces énormes bêtes dans nos eaux. « Tirez donc à l'œil ! » nous disait-on chaque fois, comme si c'était chose facile à quatre-vingts pas, avec quatre ou cinq degrés d'angle, et toute la population d'un village accourue sur les rives, où une balle maladroite aurait tué dix indigènes dans l'alignement de ce malin gibier. Il paraît que lorsque les eaux sont basses, les crocodiles restent sur la berge à se vautrer dans la bourbe; et alors rien n'est plus aisé que de leur placer une balle meurtrière. La difficulté de notre chasse en pirogue, ses émotions palpitantes et son danger, nous ont fait passer une bonne matinée. Espérons autant de plaisir, moins de soleil et plus de chance pour une autre fois.

Vers midi, en effet, le soleil maintenant les amphibiens au fond des eaux, nous battons en retraite, quelque peu étourdis par l'intensité de la chaleur, et grisés par les odeurs malsaines. La canonnière nous porte à l'embouchure de la rivière « Ankee », dans l'Ouest : nous montons de nouveau en « prahu », pirogue faite d'un tronc d'arbre creusé et à poupe grossièrement sculptée : trente Malais chantant et trottant s'attellent sur la rive à une longue cordelle, et notre barque fend avec rapidité les eaux chaudes et boueuses. Nos remorqueurs, presque nus, ne paraissent point effrayés des grandes herbes, et s'y jettent dans les tournants pour ne point ralentir notre marche. Au lieu d'un chemin de halage, c'est la jungle qu'ils côtoient, obligés

souvent de passer à la nage les affluents qui leur coupent la route.

Nous allons ainsi à la villa du « capitaine des Chinois » : ce « gentleman » du Céleste Empire, qui est venu au-devant de nous, est, paraît-il, un haut personnage : nommé par le gouvernement hollandais, reconnu par tous les Chinois de l'île, il est à la fois ministre plénipotentiaire, préfet de police, juge ou avocat pour toutes les affaires qui concernent ses compatriotes; et comme ceux-ci forment un élément financier et social d'une grande importance dans la colonie, ce n'est pas une sinécure. Pendant le trajet, un de nos serviteurs indigènes sauta d'un bond jusqu'à ce fonctionnaire, et remit dans la barque l'extrémité de sa chevelure : « Prenez garde, monsieur le mandarin, rentrez votre queue, qui traîne dans l'eau; un caïman va vous tirer par là. »

Un déjeuner nous fut servi sous un toit de pagode, mais la chaleur nous avait rendus demi-morts : les vins d'Europe furent absorbés, et quelques têtes en furent troublées, — gaiement, bien entendu. Le flot des histoires cynégétiques déborda, et il fallait avoir chassé pendant huit heures les crocodiles pour ajouter foi à une pareille collection d'aventures; aussi le fou rire était-il général. Malgré ces excellents breuvages, je ne pus m'empêcher de faire grimper un laquais indigène au sommet d'un cocotier, et il m'abattit deux cocos verts, dont je bus le lait avec délices. Bientôt un groupe de Malais accourent; ils montrent du doigt, sur l'autre rive, un crocodile qui digère pendant que nous déjeunons : le baron Bache, ancien officier d'Afrique, qui accompagne le Duc d'Atençon, et



Le crocodile avait de ses dents rompu net le bois de fer et gardé le harpon enchevêtré dans son râtelier. (Voir p. 311.)

qui est un tireur hors ligne, fait feu et place une balle dans le dos de la bête; celle-ci saute dans l'eau, et laisse à la place de son plongeon une grande tache de sang. « Elle est morte! » crions-nous tout joyeux. Mais nullement, elle paraît plus loin en portant une patte en l'air; toutes nos balles s'y concentrent, et quelques globules veinés de sang s'élevant du fond de la rivière sont les dernières nouvelles que nous ayons reçues du monstre. Il me faut donc renoncer à l'espoir, dont je m'étais longtemps bercé, de rapporter dans ma famille une carapace noire longue de vingt-cinq pieds, et de la suspendre à mon plafond!

Les équipages du Résident nous ramènent par terre à Batavia, et une demi-heure après, vers trois heures, nous devons déjà repartir. Notre chasse émotionnante aux amphibiens n'a été qu'une sorte de prélude destiné à nous mettre en haleine. C'est aujourd'hui, en effet, que nous avons décidé de commencer notre voyage dans l'intérieur de Java; nous pensons qu'il durera un mois environ, si notre activité australienne ne se laisse pas émuïsser par cette brûlante atmosphère.

L'île entière est sillonnée de routes magnifiques, les relais sont organisés en tous points, des caravansérails disposés de distance en distance, et — bref — c'est en poste, comme dans la bonne France de jadis, que l'on parcourt ce pays réputé si sauvage. L'excellent M. Van Delden nous a prêté deux chaises de poste indiennes, grands paniers couverts d'un toit blanc, avec sièges par devant et par derrière. Nos bagages sont, par nécessité, réduits à leur plus simple expres-

sion. Pour moi, je n'aurai d'alternative qu'entre la toile bleue du chasseur français, le casque de pompier, les bottes préservatrices des serpents d'une part, l'habit noir et le gibus pour les Sultans de l'autre : tout est bien arrimé dans nos carrosses.

Comme nos connaissances en langue malaise se bornent à savoir demander du feu, de l'eau et du riz, nous avons pensé qu'il n'était pas très-prudent de nous aventurer ainsi dans les terres pour un long voyage; notre colonne s'est donc augmentée d'Ak-Hem, matelot malais du *Hero*, qui a un peu oublié en Australie sa langue natale et qui n'y a guère appris l'anglais, mais qui sera pourtant un auxiliaire puissant de notre groupe français.

Les grelots de huit poneys résonnent devant la véranda, les fouets claquent, et nous partons au grand galop. Outre le postillon, deux coureurs malais fouaillant, hurlant sans discontinuer, trottent à tour de rôle à côté des chevaux avec une agilité inouïe. (*Voir la gravure, p. 317.*) Quand l'attelage est lancé ventre à terre, ils grimpent chacun sur un des marchepieds du siège de derrière et se contentent d'aiguillonner les ponies des éclats de leur voix criarde; dès que la marche tend à se ralentir, ils descendent, s'élançant, et rouent de coups les pauvres petites bêtes. Leur costume se compose d'une ceinture de couleur nouée aux reins, et d'un grand chapeau cloché à melon, écarlate et doré : ils sont si lestes, si robustes, si bien musclés et si pleins de fougue, qu'ils font ma joie.

Nous avons passé à Tandjong et à Tjimanjis, relayé quatre fois et mis trois heures et un quart pour faire quarante

et un milles (seize lieues), distance qui sépare Batavia de Buitenzorg — traduisez « Sans-Souci ». La route est charmante, c'est l'allée d'un grand parc, ombragée par des arbres d'une superbe verdure; il y a des échappées de vue sur les vallées, où une culture admirable de riz, de bétel et de cannes à sucre se déroule à nos yeux; les épis dorés des rizières sont presque mûrs, et des vols de marabouts, de grues blanches, d'oiseaux bleus, verts ou jaunes, s'abattent pour les dévaster. De distance en distance, les Indigènes ont échafaudé de pittoresques épouvantails : des bambous d'une trentaine de pieds de hauteur, solidement plantés et noués à la base, semblent ne former qu'un seul tronc, et s'ouvrent en cornet à leur sommet; là est formée une cabane de feuilles de bananier, perchoir élançé où un enfant grimpe et se juche pour tirer mille ficelles qui, de ce point unique, rayonnent jusqu'à l'extrémité du champ, semblables aux fils constructeurs d'une gigantesque toile d'araignée; — des feuilles y sont attachées, la vedette malaise les agite à tour de bras et les fait danser comme des marionnettes. Pourtant bien des oiseaux audacieux viennent forcer la consigne, et becqueter à l'ombre de ce perchoir asiatique qui rappelle un peu la lutte de « l'arbre à Robinson » (rive gauche, ligne de Sceaux), et d'où la vue est féérique sur la nappe des moissons de café, de girofle, de vanille et de cannelle, avec des îlots de palmiers, de muscadiers et de flamboyants; les « palmiers du voyageur », éventails colossaux d'une élégance inouïe, dont on fait jaillir un jet d'eau laiteuse dès qu'on enfonce sa canne dans leur tronc, enfin les banyans immenses, dont il tombe des mil-

liers de lianes verticales qui touchent terre, prennent vite racine, puis remontent jusqu'au sommet de l'arbre pour s'y marier en guirlandes noueuses et retomber encore ! Un seul de ces arbres forme comme un bois tout entier entouré d'un rideau, d'un filet de feuilles et de fleurs entrelacées, au travers duquel, en écartant des mains cent lianes balancées par la brise, des enfants, en costume d'archange, regardent glisser sur l'eau du canal les pirogues et les nageurs.

Les poteaux du télégraphe, qui sont échelonnés le long de la route, ne sont autre chose que les arbres à coton, dont les branches dénudées et, seulement par intervalles, mouchetées de gros flocons blancs offrent un si curieux aspect. Arbres caractéristiques de ces latitudes, donnant d'eux-mêmes, à une population indolente et arriérée, la matière admirable que nous tissons pour elle à Manchester, à Rouen et à Mulhouse; les voilà qui cumulent et qui deviennent les auxiliaires de l'active électricité. Aux voyageurs étrangers, ils semblent, en outre, donner la première note du concert de la domination hollandaise : chacun de ces arbres est marqué d'un numéro matricule, comme pour trahir la plus minutieuse des réglementations du globe. Tout, en effet, semble marcher ici à la baguette d'une fée invisible : à chaque relais, sous une voûte élégante, construite en bambous et recouverte de grandes feuilles sèches, équipages et voyageurs sont protégés contre l'ardeur du soleil, et attendus avec une respectueuse exactitude. (*Voir la gravure, p. 320.*) En moins de quatre minutes un nouveau postillon est sur le siège, un attelage tout

frais piaffe et galope, des coureurs reposés font claquer leur fouet devant la foule accourue pour vendre fruits et cigares.

Mais ce qui nous a le plus vivement impressionnés depuis que nous sommes sortis des faubourgs de Batavia, ce qui



Les coureurs fouaillent, hurlent et trottent avec une agilité inouïe, à côté de nos ponies enjoués. (Voir p. 315.)

doit provenir, non d'une baguette de fée, mais du souvenir de millions de coups de courbache, c'est l'attitude de la population malaise des campagnes! — A peine un Blanc est-il en vue, vite tous les Indi-

gènes s'accroupissent sur leurs talons en signe de respect et de vénération. Sur cette route populeuse que nous avons suivie à toute vitesse, pas un n'est resté debout! Ils semblaient s'abattre égale-

ment de droite et de gauche, à mesure que nos chevaux de volée soulevaient la poussière, comme s'ils étaient des capucins de carte, fauchés sur notre passage. Grand Dieu! si l'abus du prestige des Blancs est en rapport avec l'excès de la servilité des Natifs, quelles peuvent être les bornes qui arrêtent des gouvernants, quand les gouvernés n'osent pas même lever les yeux vers eux, alors que le corps est déjà dans la posture de la plus basse humilité! — Ah! quelle bonne population des campagnes pour un gouvernement! et si jamais la candidature officielle était exilée du beau pays de France,

*Di meliora piis, erroremque hostibus illum,*

c'est bien ici qu'elle devrait chercher un refuge.

Oui, nous parlons de la France et de l'Australie, ... et du Japon! nous sommes si heureux de voir notre colonne augmentée depuis trois jours, de nous retrouver avec le Duc d'Alençon, au bout du monde et en bonne santé : quel bon tapage français nous faisons!

Buitenzorg est le Versailles de Batavia : les splendeurs du palais gouvernemental ne sont égalées que par les merveilles de la nature, qui en font une oasis de plaisance avec tout le confort de l'Europe. Pourtant ce point est déjà considéré comme « ville d'intérieur », et pour y parvenir il faut un passe-port spécial délivré par le gouvernement : le médecin même du Gouverneur, pour venir de la capitale jusqu'ici, est obligé, me dit-on, de faire renouveler cette passe chaque fois qu'il visite son auguste malade. Nous avons le chagrin de ne pouvoir que nous inscrire chez Son Excellence M. Prins, chargé du pouvoir par

intérim. A voir la douleur empreinte sur les visages, nous sentons vite à quel point cet homme de bien, très-dangereusement atteint aujourd'hui, est aimé de tous.

19 novembre.

Vous savez que le jardin botanique de Buitenzorg a la réputation d'être le plus beau du monde entier. Ce n'est plus dans un espace restreint, comme dans les serres de la ville de Paris ou du parc de Kew, que s'entassent par millions les plantes aux couleurs éblouissantes et aux parfums enivrants : ceci est une serre de plusieurs kilomètres carrés de surface, avec l'azur du ciel tropical pour dôme, des lacs pour bassins, des collines pour gradins, et des grandes routes pour couloirs! Le savant directeur du jardin, M. Teyemann, depuis trente-six ans roi de ce paradis, nous a guidés dans ce dédale bien ordonné et sous ces voûtes de feuillage. Mille noms gréco-latins résonnent encore à nos oreilles : là les orchidées les plus incroyables, depuis les plus rosées jusqu'aux plus purpurines, se balancent dans les lianes, comme pour imiter les singes noirs qui s'y suspendent par la queue et les brisent sans pitié; ici des fies de nénufars multicolores s'élèvent au-dessus de la nappe bleuâtre; et plus loin un gros poisson cuivré, s'élançant trop témérairement hors de l'eau pour happer un papillon étincelant aussi grand que la main, retombe, sans la faire plier, sur une feuille gigantesque de *victoria regia* : il s'y débat comme un diable dans un bénitier, mais il ne peut s'en échapper, les rebords frisés de cette feuille qui surnage le retiennent captif là où il va mourir. Ah! figurez-vous donc une cen-

taine de ces feuilles d'un beau vert, mesurant six pieds de diamètre, répandues sur le lac comme les vaisseaux d'une escadre dans une rade. — Puis voici des allées entièrement bordées d'arbres vénéreux dont un fruit ou une gouttelette de suc envoie dans l'autre monde un Chrétien en dix minutes et un Indigène en quinze. La source première qui alimente les bocaux à chiffres cabalistiques de toutes les pharmacies du globe est là devant nos yeux : c'est l'allée des empoisonnements, des tortures et des crimes ! mais n'est-ce pas la même qui a guéri tant de maladies et calmé tant de douleurs ?

Nous avons vu dans ce jardin toute une ménagerie-pépinière d'animaux-feuilles : je crois que la science les appelle des « phyllia ». Rien de plus étonnant et de plus trompeur pour l'œil : vous jureriez que ce brin végétal d'un vert tendre, avec le tissu, les dentelures et les nervures foliaires, est une feuille qui vient de tomber du jasmin immense qui vous ombragé et vous embaume. Mais point du tout : soudain cette feuille se met à courir la poste, une autre la suit, et on ne les revoit plus. Dans le laboratoire du directeur, nous avons pris une loupe et comparé des phyllia à des feuilles : trouver une différence nous est impossible, et ma raison en demeure encore confondue !

Une bande de singes très-aimables vient nous troubler dans ce travail : habitués sans doute à complimenter les visiteurs, ils nous honorent de quelques poignées de patte et se tiennent debout, bien campés sur leurs jambes de derrière. Est-ce une illusion méchante, ou la pure vérité ? est-ce la honte fictive

d'une consanguinité imaginaire, ou le remords réel des distractions de nos premiers ancêtres ? mais certains portiers de collège me revinrent en mémoire, et je ne pus me séparer de ce groupe étrange et presque humain sans m'empêcher de me dire : « Il me semble que j'ai déjà vu ces gens-là quelque part. »

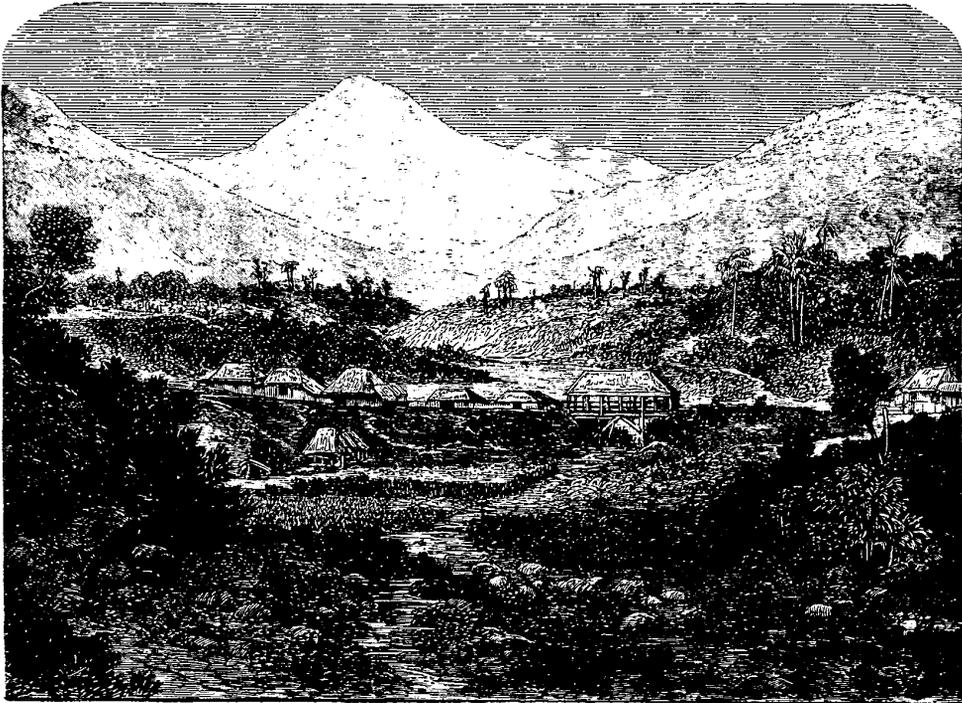
Ce qu'en revanche je n'avais jamais vu, et ce qui est véritablement ravissant, c'est le cerf-nain de Java : on l'appelle également le cerf-souris. Une harde sautillante gambadait dans les buissons : hauts de quinze à vingt-cinq centimètres, ils ont exactement le poil alezan, la petite queue, la tête haute, le jarret fin et le pied de corne de nos dix-cors vus pas le gros bout de la lunette. Il faudrait avoir le cœur de fer pour oser en tuer un : rien de mignon comme cet animal lilliputien, qui semble être un joli caprice de la nature. — Je vous fais grâce du musée où sont collectionnés tous les échantillons des produits coloniaux, des diamants de Bornéo, des cuivres de Sumatra et de l'argent de Timor.

Vers quatre heures du soir, le colonel Rappart, aide de camp du Gouverneur, nous conduit à Battou-Toulis-Cocabaïou, bois sacré, lieu vénéré des Naturels. Une déesse est censée avoir tracé des caractères hiéroglyphiques sur une pierre plate, placée verticalement : l'empreinte de ses pieds est restée gravée dans le roc, puis la terre s'entr'ouvrant (la crevasse existe) l'aurait avalée comme une pilule, selon la légende. Nous trouvons là des gardiens, des offrandes de fruits et d'encens, des lampes de forme étrusque, pleines d'huile de coco, et brûlant nuit et jour : des Indigènes y sont prosternés

le front contre terre. Plus loin, au milieu de kiosques de bambou, construits sur pilotis dans une vallée de lotus roses en fleur, une foule de bambins et de femmes, profitant de la belle brise, font voler des cerfs-volants bizarres.

Le héros de notre soirée fut un singe

gris, de l'espèce appelée ici wa-wou : il descendit du fourré de lianes qui dominait notre fraîche piscine, et vint jouer avec nous sous la véranda. Enfant espiègle, amusant et mimique au possible, il ne posa pas une seule fois à terre ses mains de devant : il marchait avec désinvolture,

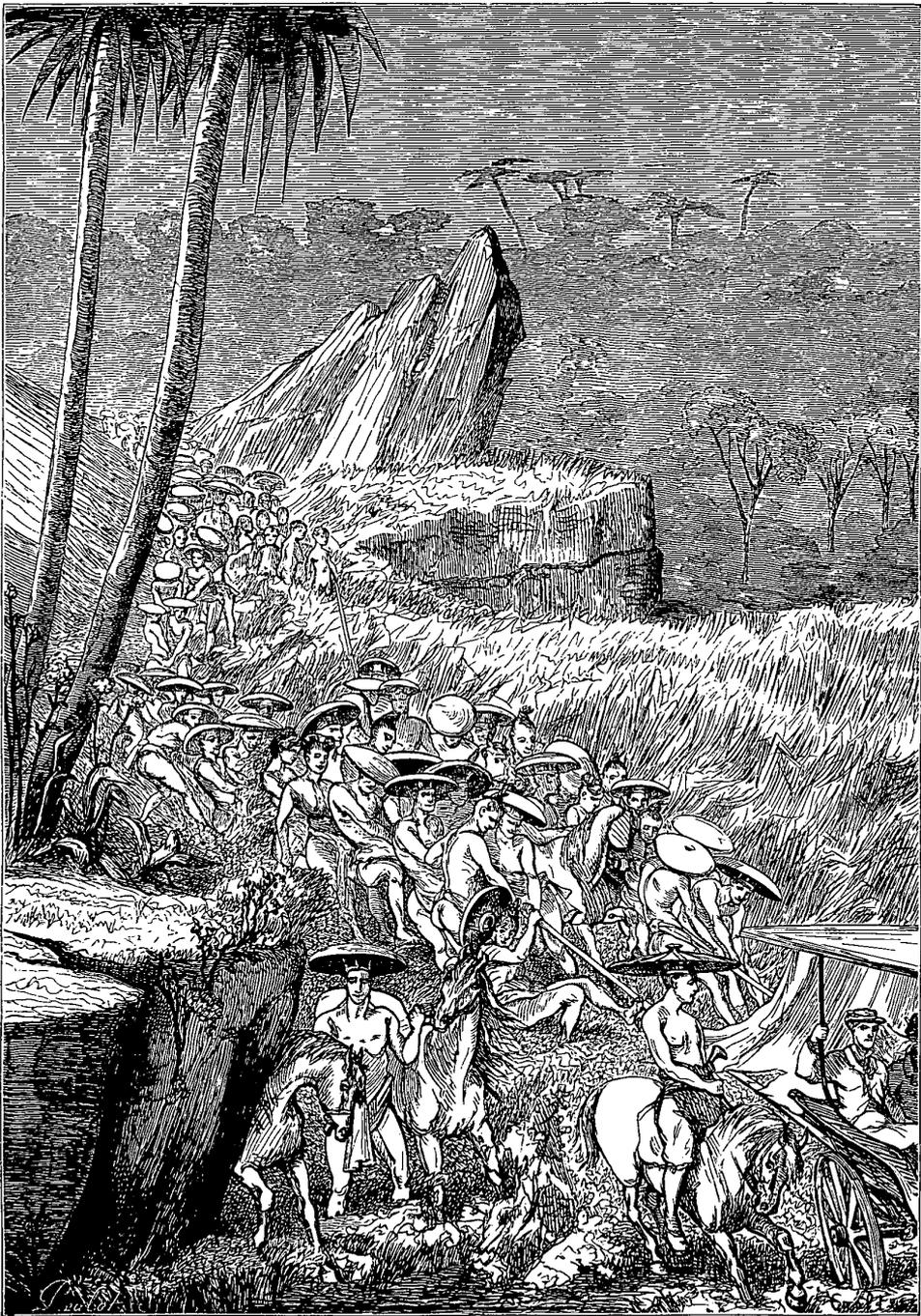


Relais sur la route de Buitenzorg. (Voir p. 316.)

ne détestant pas de nous donner le bras, comme s'il était un être raisonnable. Mais, au bout d'une heure et demie de jeu, nous reçûmes une grêle de dattes jetées du haut des arbres environnants : ses camarades le rappelaient probablement, et il grimpa en gambadant jusqu'à eux.

Tjiandjour, 20 novembre.

Nous avançons dans l'intérieur : le pays est plus accidenté ; nous commençons à gagner des plateaux de plus en plus élevés, et nos petits chevaux s'en ressentent terriblement : quand ils s'arrêtent, la population accourt, pousse aux roues, s'époumone, et, jetant une



Le bout du câble est porté par des petites filles et des petits garçons sans le moindre vêtement.  
(Voir p. 325.)

volée de bâtons et de pierres, remet l'attelage en marche. Mais nous voici au pied de la grande montagne, le Megamendong : dix buffles viennent remplacer nos poneys, et chaque paire est aiguillonnée par un cornac rieur et taquin : c'est un singulier attelage que celui de ces buffles à longues cornes noires, à lente allure et à forte odeur ! La couleur de leur peau est d'un rose grisâtre qui rappelle les petits porcs de trois ou quatre semaines : ils ont horreur de l'Européen, le fixent du regard, tendent le cou en l'air, et manquent rarement de lancer sur lui, par leurs naseaux épatés, une bave gluante qui l'asperge.

Ce changement à vue fait de notre rapide carrosse de tout à l'heure un coche lent et attardé : nous gravissons sous un soleil de plomb les quatre mille sept cent quatre-vingts pieds du Megamendong, en nous enfonçant dans la forêt vierge : la nature devient de plus en plus fourrée, grandiose et sauvage. L'arête du col n'a que trois mètres de large ; nous laissons derrière nous le littoral, et notre vue s'ouvre sur l'intérieur. La belle province du Préanger est là : c'est un spectacle unique que celui de ces montagnes aux formes élancées, couvertes de la plus riche végétation jusqu'au sommet, avec des tons bleu foncé et un panorama à perte de vue, puis les plantations échelonnées sur des gradins formant autant d'amphithéâtres qu'il y a de gorges semblent être les cellules d'un rayon de miel. Soudain un orage se dessine : la brise qui l'emporte le fait passer *au-dessous* de nous, de sorte qu'il nous cache pendant une demi-heure toutes les vallées

que nous admirions. C'est comme un rideau qui tombe à la fin d'une féerie ; mais bientôt il s'éloigne et disparaît, le panorama nous est rendu plus verdoyant encore, et mille parfums, recélés jusqu'alors, nous arrivent ! Nous nous demandons véritablement si nous ne rêvons pas dans cette admirable terre de Java ! La rapidité de la descente du Megamendong me<sup>o</sup> rappelait celle des diligences du mont Genis : le sabot de notre voiture vola en éclats, et nous fûmes rendus dans la vallée bien plus vite que nous ne l'eussions désiré.

Tjiandjour, à seize lieues de Buitenzorg, est notre étape : c'est un délicieux village, perdu sous l'ombrage des bambous : les rues y sont aussi bien balayées qu'en Hollande, et comme c'est un jour de marché, il y a autant d'animation qu'à la plus brillante des kermesses. Hier soir encore, en pensant à tous ces bons Javanais qui s'étaient accroupis sur notre passage, je me disais qu'évidemment on nous avait pris pour « Monsieur le Préfet ». Mais maintenant je n'en puis douter : nous sommes des Blancs, et cela suffit pour faire courber les têtes ! Plus nous avançons dans l'intérieur, plus la servilité est incroyable. Hier, c'étaient seulement les gens que nous croisions sur la route qui s'abaissaient immédiatement jusqu'à terre : aujourd'hui c'est au fond des rizières, jusqu'à cent et cent cinquante mètres, que notre présence donne le signal de l'accroupissement général ! Bien plus, en s'accroupissant sur les talons, ceux qui veulent nous témoigner le plus de respect nous tournent le dos, et gardent les yeux baissés à terre ! Nous avons beau leur faire des signes d'amitié pour les engager

à se relever, ils ne font que s'humilier davantage! Tantôt nous croisons un convoi de près de trois cents coulies : comme les porteurs d'eau chez nous, ils suspendent leurs fardeaux aux deux extrémités d'un bâton, qui se convertit ici en un long bambou soutenant à chaque extrémité un sac de café : ces pauvres gens en ont tant porté, que le bambou a creusé une véritable rainure sur leur épaule nue : à notre approche, tous les sacs jetés à terre! et les coulies accroupis sur leurs talons! Plus loin, nous dépassons des Malaises couleur chocolat, mais de belle structure, vêtues pour tout costume d'une ceinture d'indienne nouée aux reins, et portant leurs enfants à califourchon sur leur hanche : et, de nouveau, les marmots par terre, et les Malaises à la position du respect! Aussi notre entrée à Tjiandjour est-elle indescriptible; on sort dans la rue, on se range le long des trottoirs : les mères qui chassent le petit gibier sur les têtes de leurs filles en costumes d'Éden, les cuisinières qui activent avec deux éventails un tas de petits réchauds où grillent des boulettes odoriférantes, toutes quittent leur besogne et se portent étonnées, la lèvre pendante, sur le devant des maisons : on veut nous voir à tout prix, on se presse, on s'entasse, et le balcon de bois de chaque cabane devient comme une loge de théâtre populaire, garnie de douze et quinze femmes indigènes, douées d'une fermeté de torse admirable et cachées seulement de la ceinture à la cheville par un sarong, morceau d'indienne colorée noué aux reins.

Nous sommes chez l'Assistant-Résident; là encore je n'ai pas pu voir un seul domestique debout devant moi, et

décidément il faut nous le dire une fois pour toutes : « Java, c'est la cour du Grand Mogol, et le Grand Mogol, c'est moi aujourd'hui; c'est vous demain si vous voulez venir! »

Un désir exprimé nous fait visiter le palais du Prince indigène; en son absence, son premier vizir nous reçoit : c'est un grand Indien portant turban, dolman galonné, jupon orange et souliers vernis. Mais quelle désillusion! Les bayadères, tant vantées en Europe et tant rêvées, dansaient sur une terrasse au son de violons à une seule corde et de flûtes à un trou qu'elles accompagnaient de miaulements de chat nassillards! Elles s'étaient habillées comme des pensionnaires; mais s'habiller ici, c'est le monde renversé! Bref, elles dansaient en se tordant comme si elles avaient une crampe d'estomac. Oh! je n'ai pas une haute idée du Prince indien de céans. Qui sait? il est peut-être aveugle... et sourd.

Bandong, 21 novembre.

A mesure que nous pénétrons dans l'intérieur, les costumes des populations se réduisent d'une façon inouïe, et le nombre de nos poneys s'augmente. Au moment où nous arrivons sur la crête qui domine le sauvage ravin de Tjisokkan, un chef indigène s'avance au galop au-devant de nous; il porte un « kriss » antique, une ceinture et une jupe écarlate, et un chapeau-parapluie rayé d'or et d'argent. Il a requis toute sa tribu en corvée; elle nous attend à trente pas, assise sur ses talons. Il s'agit de descendre une pente épouvantablement abrupte, entre deux montagnes de lianes. Vite on dételle nos bêtes, un

long câble de cuir de buffle et de rotin tressé est attaché à l'arrière de notre chaise de poste; plus de deux cents Indigènes s'y cramponnent; le bout extrême est porté par une cohorte de petits garçons et de petites filles sans le moindre vêtement (*voir la gravure, p. 321*). En

avant, marche! Entraînée par son propre poids, la voiture descend la pente vertigineuse, tandis que le grand serpent humain s'efforce de la retenir: les uns tiennent bon, les autres tombent, tous crient à pleins poumons; le soleil effroyable fait ruisseler à grosses gouttes



Le gammelang. (*Voir p. 327.*)

leurs torses bronzés et nerveux; livrés à notre propre impulsion, nous passons le torrent sur un pont couvert. Une autre tribu amène ses buffles, et la contrescarpe du ravin est escaladée. Puis pendant que les poneys de volée ruent, qu'un trait se casse, que les limoniers roulent sur le timon et que la population pousse aux roues, nous prenons souvent nos fusils et abattons de magnifiques

oiseaux. C'est une bonne manière de prendre patience! A Tjipadalarang, nous rencontrons un Prince javanais vêtu de soie vert clair, et deux Princesses à ceinture rose parsemée de paillettes d'or; nous sommes confus de les voir tous mettre pied à terre et chapeau bas, mais ils ne comprennent rien à nos galantes excuses.

Enfin, à Radjamendala, voici une nou-

velle tribu sous les armes; la « corvée » semble ne se traduire que par des sourires aimables sur toutes les bonnes faces couleur jus de pruneau. La descente terminée, un bac nous reçoit pour traverser une large rivière bordée de villages qu'ombragent des bananiers. Le bac se compose de deux pirogues conjuguées, debout au courant, et supportant une plate-forme; deux câbles de rotin, amarrés aux cocotiers des deux bords, facilitent leur mouvement de va-et-vient : le tout est d'une construction légère, solide et élégante.

#### Arrivée à Bandung.

Cette ville est la capitale d'une des plus belles provinces de Java : il y a là bien des centaines de Javanais patriarcalement protégés, gouvernés et réglementés par une demi-douzaine de Hollandais et un Prince indigène (sur les cadres). Ce prince indigène porte le titre de « Régent »; il est de race antique, mais nommé à ce poste par le gouvernement hollandais, qui lui donne, me dit-on, deux cent mille francs de traitement annuel, en dehors des revenus locaux, qui montent souvent, paraît-il, jusqu'à quatre cent mille francs. Il est absolument soumis au « Résident » (Préfet hollandais établi au même lieu); c'est un vrai roi pour les Indigènes, un « sultan » devant qui tout se prosterne.

Avec une grâce parfaite, le Régent avait envoyé hier soir une estafette pour prévenir le Duc de Penthièvre qu'il serait heureux de le loger, et c'est de son palais que je vous écris. Imaginez-vous un vaste caravansérai, avec de fraîches chambres tapissées de nattes, et, pour nous servir, une grande fourmière

d'Indiens en grande tenue rouge. Le Régent a le sourire affable; mais il a autant de rhumatismes aux jambes que de diamants à son kriss, arme magnifique qu'il porte dans le dos et passée dans la ceinture de son jupon. Le jupon de couleur contraste singulièrement avec ses souliers vernis, son veston de drap européen et son turban bleu et or. Ce Prince ne parle que la langue malaise; par une attention charmante, un voisin venu pour la circonstance, M. Philippeau, nous sert d'interprète : d'habiles insinuations nous font vite promettre une danse de bayadères pour le soir. Nous parlons aussi chasse : — accordé un rhinocéros pour demain ! Excellent pour nous, le Régent nous dit qu'il met à nos ordres tout ce qui peut nous plaire sous son toit.

Nous avons sous nos fenêtres un petit lac, où toutes les demoiselles du pays prennent de joyeux ébats vers le coucher du soleil. A peine aperçoivent-elles un Blanc, qu'elles se sauvent comme des colombes effarouchées, sautillant sur l'herbe et se faufilant sous l'ombre des bananiers, dont une seule feuille les habille.

Je n'ai pu compter la foule de serviteurs qui nous entourent; le palais est une ruche dont ils sont les abeilles, moins le travail; les cours et les galeries en sont encombrées; il est vrai qu'ils ne doivent pas coûter cher à nourrir, car on les bourre de riz comme des poulets, et ils sont ravis. Au petit goûter de nos deux domestiques, j'ai compté dix-sept Indiens pour les servir ! Mettez le double pour le dîner, et pensez ce que c'est, lorsque le Prince indigène s'assied à la même table que les Princes français !

Après une promenade d'opéra dans les équipages de notre hôte, promenade où les très-humbles vers de terre, sujets du tout-puissant « Raden-Adiepatie-Wiranata-Kousouma » ; mordent la poussière dès qu'apparaissent ses trotteurs rouges, image des coureurs de nos anciens rois, un dîner somptueux nous est servi ; puis la musique commence ! Deux cent trente-huit timbres, dix tam-tams, seize paires de cymbales, vingt violons à une corde et autant de tambours, tel est le « gammelang », orchestre renommé de la Régence ! Il a coûté environ vingt-cinq mille francs. Les artistes accroupis tapotent en cadence, dirigés par un chef aux gestes majestueux. (*Voir la gravure, p. 325.*) Eh bien, franchement, ce n'est pas du tout un charivari ; c'est une musique drôle ; elle a des phrases langoureuses qui vous bercent comme dans un hamac pour vous réveiller tout à coup par un roulement de tonnerre.

Ce n'est que l'ouverture, et le spectacle va commencer : il est huit heures du soir ; du fond des larges allées ombragées arrivent des flots de population : le Régent a daigné permettre à son bon peuple de prendre part à la fête des grands de la terre ; ce sont de nouvelles bayadères qui vont sortir du gynécée, et quand il y a « une première » dans ce pays-ci, tout le monde grimpe dans les cocotiers pour y assister. Comme Moïse lorsqu'il fit passer à pied sec la mer Rouge aux Hébreux, un vizir nous précède, et, d'un signe, nous fraye un passage dans cette mer d'êtres humains qui encomrent la cour d'honneur : nous prenons place devant le balcon du sérail.

*Nota bene* : Le sérail est un corps de

bâtiment séparé du nôtre : il est gardé par de nombreux factionnaires avec baïonnette au bout du canon.

Une petite porte s'ouvre, et quatre bayadères s'avancent, timides et fébriles, les yeux hagards, le corps frémissant. Sur la tête, quantité d'ailerons d'or, une sorte de crinière en paillettes formant casque de dragon mythologique ; une ceinture d'or, beaucoup de bracelets et de bagues, une étoffe de soie rouge enroulée, comme une tunique collante, autour du corps, voilà leur charmant costume. Elles ont de douze à quatorze ans : le Régent en possède huit, à peu près pareilles. Quand il veut s'en défaire, il les donne en mariage à ses amis par « séries d'invités » ; c'est considéré comme un grand honneur.

Les voilà donc enfin ces danseuses orientales, dont je n'avais vu hier que la caricature ! les voilà dans toute leur splendeur devant leur seigneur et maître ! Mais ce n'est point une danse ! Sur un air qui est tout refrain, ce qui est le propre de la musique asiatique, ce sont bien plutôt des oscillations lentes et des poses gracieuses exécutées sur place, une étude plastique pour présenter leur corps bien fait dans ses mouvements les plus avantageux, pour en montrer la souplesse et l'élégance. Tantôt elles se provoquent en guerre, comme des tragédiennes, saisissent un arc d'or, le tendent en se cambrant aussi merveilleusement que les amazones de la Fable, et décochent les flèches en plumes, dont elles imitent la légèreté, — puis elles tombent à genoux, en prière, et l'un des musiciens entonne un chant plaintif accompagné d'un seul violon indigène ; tantôt la mesure s'accélère et tonne : alors, se rengorgeant avec

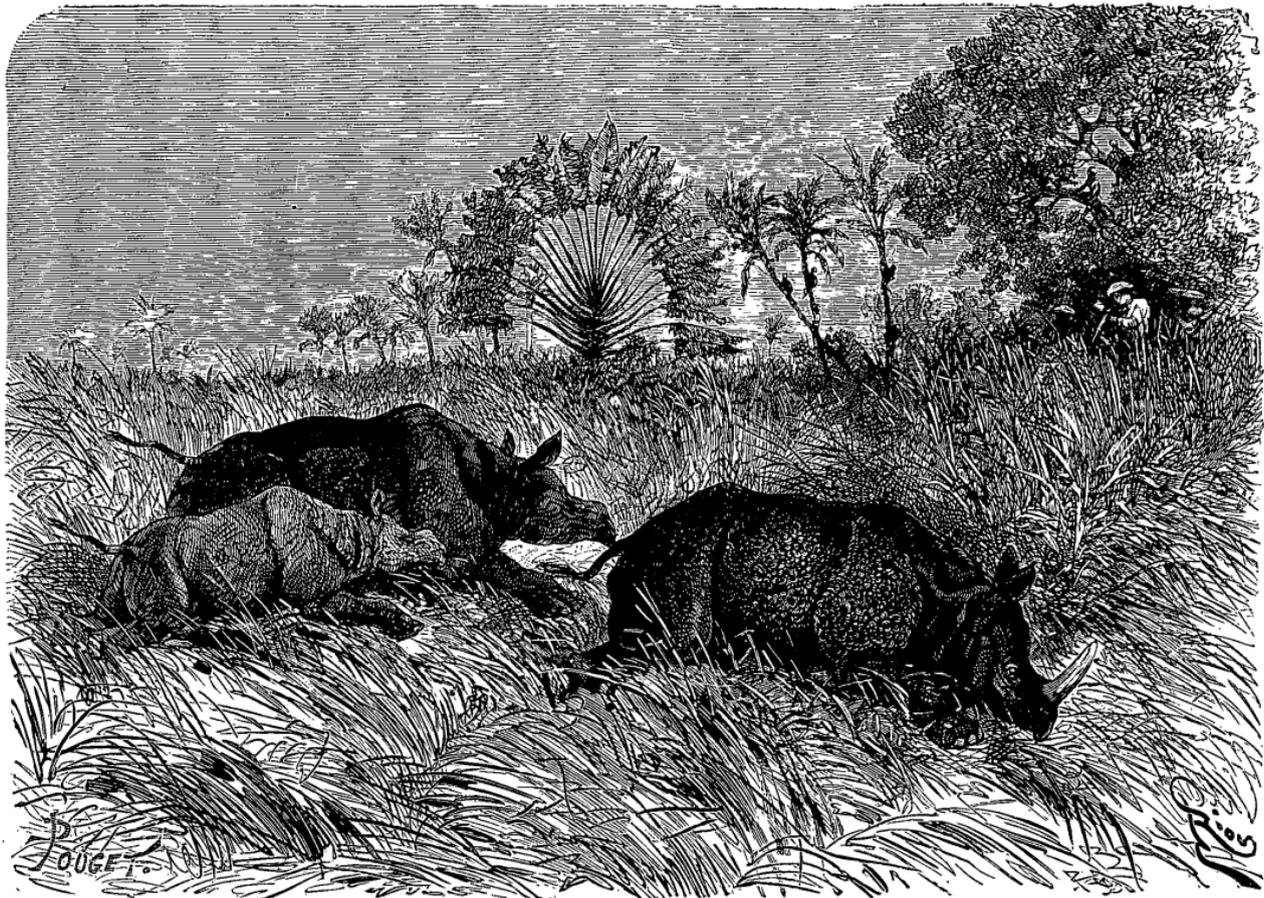
la fierté de l'oiseau de Vénus, elles jouent avec de longues plumes de paon et font la roue comme lui. Mais au moment le plus passionnant, sur un signe du maître, elles rentrent dans le sérail, véritables apparitions d'un songe ! C'est le bonsoir général : les spectateurs se laissent glisser par grappes de leurs loges aériennes du haut des cocotiers ; la foule se disperse ; une patrouille arrive pour doubler le poste du sérail ; les torches s'éteignent, et dans le silence d'une nuit admirable, sous une lueur de feu de Bengale, qui s'échappe par rayons du gynécée jusqu'à nous, une seule voix de femme semble répéter à la sourdine la berçante chanson de l'arc !

22 novembre.

Nous sommes partis ce matin à cinq heures pour chasser le rhinocéros ; les chefs des tribus avoisinantes avaient été mandés hier soir à la Régence, et il y avait une famille de rhinocéros « au rapport », dans les ravins de Tjisitoe, situés à six lieues d'ici. Nous arrivons sur le terrain par des sentiers tortueux, et ce qui doit être notre champ de bataille se déroule à nos yeux. C'est une gorge sauvage, creusée en demi-cercle ; je lui donne environ trois lieues d'une extrémité à l'autre : nous sommes au centre de la courbe, sur le côté extérieur, dominant un ravin presque impénétrable et couvert en tous points d'une jungle épaisse. Fouillis d'herbes et de roseaux de plus de quinze pieds de hauteur, la jungle est pour les hommes ce qu'un champ de blé mûr, dru et serré, est pour les lièvres. En dehors de quelques coulées étroites, ce n'est qu'en brisant mille tiges et en se jetant tête

baissée qu'on peut avancer de quelques pas. Plusieurs centaines de traqueurs nous attendent ; ils sont armés de fusils à pierre, destinés à faire au moins du bruit, et au premier abord plus dangereux pour nous que pour les bêtes féroces. Les chefs de tribu emmènent leurs hommes en silence vers notre gauche ; ils font un grand circuit pour doubler le ravin et l'envelopper sur nous. Du haut de notre coteau, nous dominons l'endroit le plus resserré de la gorge : une petite clairière où coule le torrent. Y a-t-il chance que les grosses bêtes prennent cette route ? Personne ne le sait, tout le monde l'espère !

Des hurlements aigus sur toute la ligne nous annoncent que la battue commence ; la rangée des tirailleurs s'ébranle : nous sommes prêts. J'ai orné ma carabine de sa baïonnette pour les cas désespérés et chargé mon arme avec une consciencieuse attention, car le danger est grand. Il paraît que lorsque l'animal attaque, il vous broie en un instant d'un seul coup de ses énormes pieds, qui ont plus d'un pied et demi de diamètre. — Au bout d'un quart d'heure, deux coups de feu, tirés par les traqueurs, se font entendre : on a vu la bête ! Alors quel n'est pas notre étonnement d'apercevoir en quelques instants, non seulement le désordre sur toute la ligne, mais toutes les têtes de nos hommes au sommet des cocotiers ! Avec un ensemble indescriptible, ils avaient lâché pied, et, grimant à l'envi les uns des autres avec l'adresse du singe (qui est évidemment dans leur nature), ils avaient déserté le sol et cherché un refuge dans les panaches dorés sur lesquels reposent en général les oiseaux.



Entrevoiant au jugé, à travers les herbes, sa grosse tête, je fis feu... mais dame rhinocéros galope encore. (Voir p. 334.)

A cent pas de nous est un petit groupe de chefs : leurs serviteurs, armés de haches, font immédiatement des entailles dans de gros arbres impossibles à escalader autrement, et, en un court espace de temps, l'aristocratie javanaise put jouer du télégraphe aérien avec son peuple de braves! — Quant à nous, décidés à attendre de pied ferme et à conserver l'agilité de nos jambes pour courir sus à l'animal et le joindre à son passage, nous tentons de vains signaux pour remettre en marche la colonne des grimpeurs.

« Du haut de ces cocotiers, quatre cents poltrons nous contemplant! » s'écria l'un de nous pour consoler la rage des autres. Mais le malheur voulut que les chefs se missent à donner d'une voix de Stentor des ordres aux traqueurs qui étaient à huit cents mètres de là : ils leur criaient de descendre, mais se gardaient bien de prêcher d'exemple. Le résultat de ce tapage agaçant était inévitable : la famille des trois rhinocéros escalade la montagne qui est en face de nous, mettant en fuite deux ou trois groupes d'Indigènes littéralement perdus dans les grandes herbes.

Nous ne voyons d'abord qu'une agitation dans la jungle, environ à neuf cents mètres de nous : les animaux dessinent leur course par une sorte de remous qu'ils soulèvent en s'avancant comme entre deux eaux dans cette mer d'herbes plus haute qu'eux, et par le tortueux sillage que forme en tombant le taillis épais qu'ils brisent. — Nous faisons une course à pied, à toute vitesse, dans une coulée, pour les couper au demi-cercle, mais ce n'est que pour le plaisir des yeux. Avec nos lunettes scu-

lement, nous pouvons distinguer trois masses grisâtres et énormes, en silhouette sur la crête du col opposé!

En tête marche le mâle avec sa haute corne fichée sur le bout du nez. puis la femelle; le petit, déjà de la taille d'un buffle, trotte dans la voie frayée par ses immenses parents. A peine sont-ils disparus, que nos traqueurs sautent lestement à bas de leurs perchoirs, tout radieux d'être délivrés de la sainte horreur que leur inspire le rhino-*féroce*, comme l'appelle Ak-Hem!

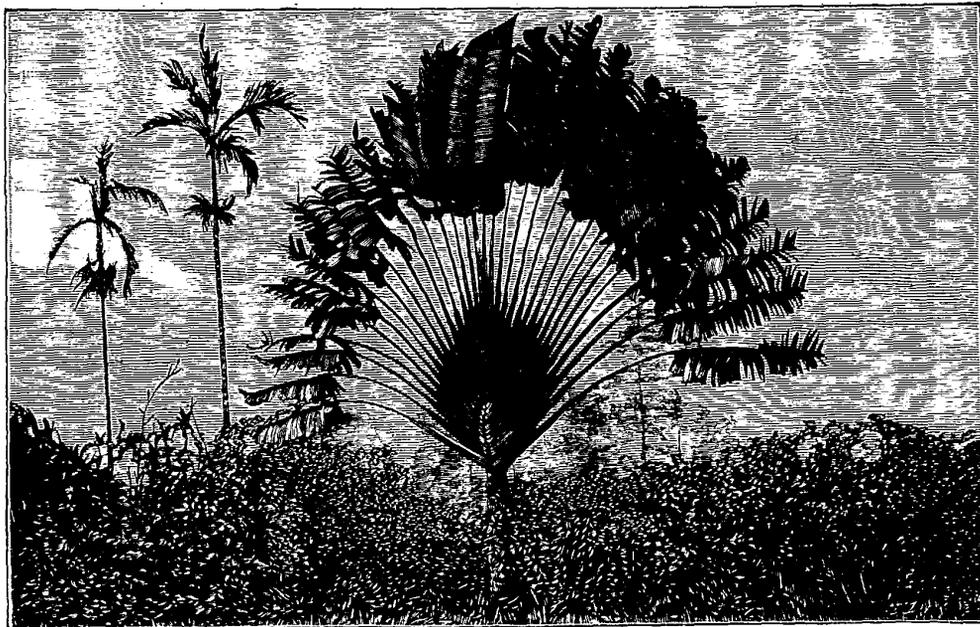
Il est déjà midi : pas un souffle d'air; nous sommes littéralement brûlés par un soleil torride, et nous attendons sous un tulipier en fleur le rassemblement de nos hommes : évidemment les rhinocéros ont passé vers l'extrémité droite de la gorge : les y cerner avant qu'ils en soient sortis, et les rabattre vers leur point de départ, tel est notre plan : nous nous efforçons d'encourager nos acolytes à se taire cette fois et à marcher au lieu de fuir.

« Garde à vous, voilà un tigre! » s'écrie tout à coup M. Bache, qui est à deux cents mètres de nous. Un courant se dessine furtivement dans la jungle hors de notre portée, comme si une rafale étroite inclinait les épis des herbes, mais nos yeux ne peuvent distinguer la bête.

Cette fois, nous nous distribuons les postes avec perspicacité : le Duc d'Alençon, M. Bache et M. Philippeau restent sous un gros tamarinier, au fond du ravin, dans une clairière voisine du torrent : le duc de Penthièvre et moi gravissons un rocher conique, couvert de bois vierge, d'où nous commandons la seule autre passe par laquelle notre gros

gibier puisse s'engager. — Sans oser pénétrer dans les fourrés les plus épais, mais en se frayant toutefois un chemin, les traqueurs, bien développés en groupes, s'efforcent de se rendre redoutables par un tintamarre épouvantable de cymbales et de tam-tams. Ils marchent ainsi sur nous pendant environ deux heures.

Je confesse que je ne sais pas trop ce qui se passa au juste pendant ce temps : le soleil dardait si fort ses rayons presque mortels ; la soif, la faim, la fatigue, la fièvre et l'exaltation du danger m'avaient tellement énervé, qu'à m'inquiétant peu des serpents et des scorpions, je m'étais étendu sur un roc malgré moi, ruisselant,



Le palmier du voyageur. (Voir p. 334.)

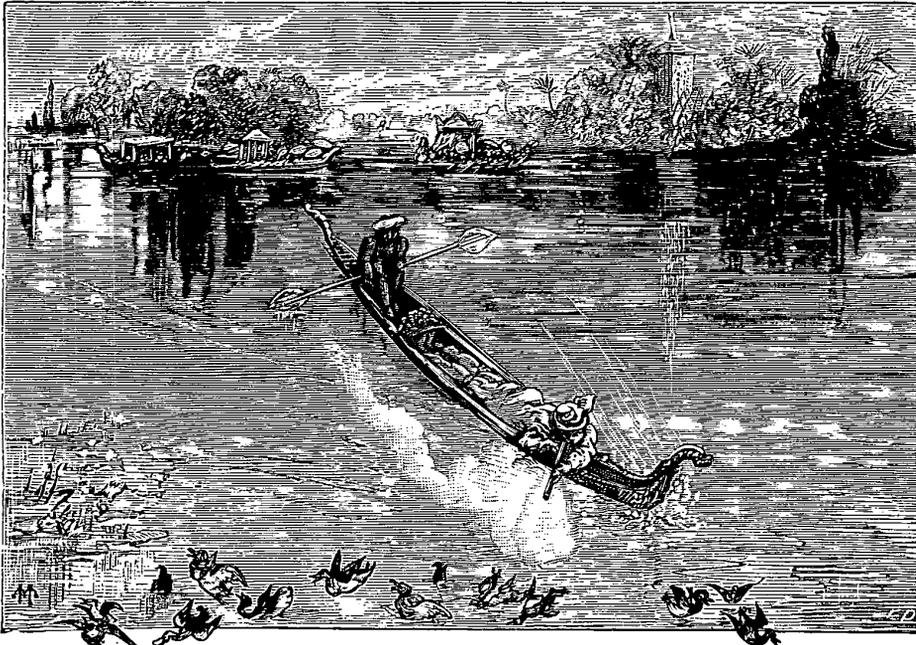
défaillant et insensible. — Soudain un Indien, qui m'avait rejoint à mon insu, me secoue de toutes ses forces : six coups de feu successifs me réveillent entièrement : que vois-je ? La rhinocéros, suivie de son petit, a côtoyé le torrent et est arrêtée dans une clairière à cent cinquante mètres du tamarinier. Les balles de nos trois amis l'ont-elles pénétrée ou non, c'est un mystère ! mais la bête, sou-

levant bien haut sa grosse tête difforme, repart au grand trot en ayant l'air de se porter à merveille. — Je verrai longtemps en souvenir cette masse grisâtre broyant de son large poitrail tout ce qui était obstacle pour elle, et poursuivant sa route avec le dédain d'un monstre qui ne fuit pas, mais qui ne s'inquiète même pas des balles que lui lancent les hommes. — Le Duc de Penthièvre m'a rejoint,

nous sommes à six cents mètres de la bête : elle semble devoir passer à mi-côte au-dessous de nous, et nous avons assez d'avance pour nous poster sur son passage probable et pour l'attendre.

C'est un moment d'ardente émotion que celui où nous descendons à toute vitesse le raidillon percé sous la jungle :

si la rhinocéros continue sa marche, avant dix minutes elle doit le couper à angle droit. Tout violets sous ce soleil bien fait pour tuer un homme, et si ruiselants que nos grandes bottes de caoutchouc sont à demi pleines d'eau, nous sommes enivrés de l'espoir de nous trouver face à face avec notre ennemi, et de



Deux coups, trois pièces...

Ce sont trois canards domestiques... (Voir p. 336.)

lui tirer une balle dans l'oreille (ce qui est la seule manière de le tuer quand on n'a que des balles de plomb). A vingt pas l'un de l'autre, nous faisons la navette au pas de gymnastique dans notre sentier. Puis les Indiens perchés sur le sommet inaccessible du rocher conique, et n'osant pas descendre vers nous, nous rappellent par des cris aigus, parce que le monstre se rapproche du rocher. —

J'ai cru mourir et tomber sous ce ciel en escaladant tout époumoné le pic brûlant. Second malheur ! ces cris attirent la bête vers les hurleurs, trop vite pour que nous accourions à portée, et la détournent du sentier où nous étions si bien postés en bouillantes sentinelles. Ah ! quel beau coup c'eût été ! et quel bon ravage aurait fait la balle, quand nous nous serions vus de si près ! Mais il était

écrit que ces Indigènes seraient aussi nuisibles qu'ils étaient nécessaires !

L'absence totale de rafraîchissements nous fait cruellement crier misère ; la récolte des cocos a déjà été faite depuis quinze jours par les Naturels, et le lait d'un seul fruit qui pend encore à l'arbre est bu avidement par gorgées également réparties. Heureusement nous trouvons bientôt un palmier dit arbre du voyageur (*voir la gravure, p. 332*) ; j'enfonce dans son tronc ma baguette de fusil, et il en coule abondamment une liqueur, une sorte de séve qui vous paraîtrait atroce, mais qui, en ce climat, fut pour nous providentielle. Pendant ce temps-là, les porteurs du Régent, égarés Dieu sait où, flânent sous quelque ombrage avec du bordeaux et de l'eau de Seltz !

La troisième battue est la meilleure, malgré la fatigue des hommes que notre ardeur ferait rougir, si la couleur de leur peau le leur permettait. Ils attaquent plus vigoureusement les fourrés : une demi-douzaine seulement lâchent pied, et, grâce à des hurlements nouveaux, la rhinocéros s'avance à quatre cents mètres vers ma gauche. Jeme porte au-devant d'elle, écartant des mains la jungle qui me tient prisonnier comme dans un filet : je ne vois pas à quatre pas. Enfin j'arrive aux racines d'un gros arbre ; je m'y cramponne à deux pieds au-dessus du sol, et de là mon regard est précisément de niveau avec le sommet des herbes qui emplissent un petit vallon au-dessous de moi.

La bête me passera par le travers : la voici à trois cents pas, puis à deux cents ; puisse-t-elle approcher assez pour que mes coups soient efficaces ! C'est émuvant, je l'avoue, car je n'ai qu'un Indien

armé avec moi : je suis résolu à attendre, et une fois nos quatre coups déchargés, nous sommes réduits au revolver. J'entends le bruit des arbrisseaux qu'elle brise ; son épine dorsale dépasse à peine les herbes ; elle est à son plus proche rayon de moi, environ quatre-vingt-dix mètres. Je n'ai pas voulu armer ma carabine à l'avance, pour être plus maître de moi et mieux choisir l'instant propice. Entrevoyant « au jugé » sa grosse tête, je fais feu avec plein sang-froid de ma première balle (*voir la gravure, p. 329*) ; quant à ma seconde et aux deux autres de mon Natif, je n'en réponds pas. En me hissant sur les nœuds des racines, je vois alors dame rhinocéros — touchée ? je ne sais, — mais à coup sûr agacée et furieuse du bruit de mon arme, tourner trois fois sur elle-même en cherchant son ennemi. Dans ces circuits, ô fatalité ! elle passe sans me voir beaucoup plus près de moi, et deux coups de mon revolver (ma seule arme alors disponible) font croire à mes amis que je suis à l'hallali, luttant corps à corps. Hélas ! évidemment blessée.... dans son amour-propre, la rhinocéros me cherche, furibonde, à droite, à gauche, sans me trouver, s'anime, galope.... et galope probablement encore !

Si les comédies d'Europe finissent toujours par un mariage, les chasses lointaines des voyageurs se terminent généralement.... dans leurs récits du moins, par le massacre d'un grand nombre de tigres, de rhinocéros et de crocodiles. Ne m'en veuillez pas si je vous raconte tout simplement que douze balles de fusil et deux de revolver n'ont pas abattu un des plus beaux monstres de la jungle. Outre le mérite de la vérité, qui est bien le plus précieux pour moi quand j'écris

mon journal, j'aurai au moins une fois évité d'être banal. — Qu'elle coure et coure encore, la belle rhinocéros ! je puis m'estimer heureux de l'avoir vue — en dehors du Jardin des plantes — et se ruant à l'état sauvage dans le site le plus farouche qu'on puisse imaginer. J'ai senti tout ce qu'il y a d'entraînant pour le cœur quand on s'aventure gaiement dans une chasse aussi émouvante et aussi dangereuse.

Il y a cinq ans, nous dit-on, qu'on n'a tué de rhinocéros à Java ; le dernier qui succomba avait été attendu par un Indigène : blotti dans un saule au milieu d'une mare bourbeuse, il avait mis sept « dragées » dans son espingole ; quand l'animal vint boire à trois pas de lui et humer lentement, la gueule ouverte, d'énormes gorgées, il avait tiré la détente et logé son chapelet de balles dans la tête du buveur. Quelques jours après seulement les aigles et les vautours annoncèrent, en planant par vols nombreux sur un même point, que mort s'en était suivie (il y avait de quoi) à deux lieues de là.

Il faudrait revenir ici avec des fusils calibre quatre, des balles à tête d'acier ou explosibles. Mais non, je crois qu'il vaudrait encore mieux, quand le rhinocéros, la corne au vent, va faire l'aimable dans les fourrés où l'attend sa belle, semer quelques douzaines de bombes Orsini sur son passage probable, et de la sorte ces bombes cesseraient d'être haïssables et maudites !

Le soleil est sur son coucher quand nous arrivons au village le plus proche de la vallée. Brisés par la chaleur, la faim et la soif, nous vidons tous les petits pots de riz et de kari que possède le chef indien dans sa cabane de bambou ; nous mangeons toutes ses bananes

et ses pamplemousses. La poste du Régent nous ramène à Bandong, et la salle de marbre qui sert de piscine aux bayadères nous est ouverte : plonger dans une eau limpide et froide nos membres exténués, c'est pour nous une jouissance du paradis terrestre.

Avant de me coucher, j'ai voulu vous raconter dans toute leur fraîcheur mes émotions de chasse et vous les écrire. Ce dernier soin cependant n'est pas aussi facile à prendre que vous pourriez être portés à le croire en voyant le milieu de splendeurs asiatiques dans lequel nous vivons chez le Régent : mes trente serviteurs malais m'ont en effet apporté pompeusement un verre rempli d'huile épaisse de coco et orné d'une petite mèche de coton qui vacille. Tous les moustiques qui ne me dévorent pas viennent se brûler à mon luminaire de sacristie, et forment comme un nuage mobile et bourdonnant, avant de tomber moribonds dans mon encre et sur mon papier.

23 novembre.

Le Régent veut aujourd'hui chasser et pêcher avec nous. Ses cent-gardes le suivent en jupon blanc et en veston rouge : l'un porte un parasol doré d'un mètre et demi de diamètre, l'autre les boulettes de bétel que son souverain mâche sans discontinuer, celui-ci son tabac, celui-là le feu de la mèche de sandal. Son nain favori, âgé de vingt-huit ans et grand comme un enfant de six ans, ne porte que sa petite bosse grotesque et « suit le corps » en souriant ironiquement. Nous traversons une rivière sur un bac de bambou, et vingt poneys blancs harnachés magnifiquement nous attendent : des grooms vêtus d'écarlate

les tiennent en main, et, suspendus aux rênes du petit animal qu'ils ne nous permettent pas de diriger nous-mêmes, ils nous font galoper sous l'ombrage des arbres les plus beaux et les plus touffus.

Le Régent a préparé toute une fête : nous sommes au bord du lac de Djitjambé, encadré dans les montagnes pittoresques du Mi-Malinji; une flottille étrange est amarrée sur les rives que colorent des bouquets arrondis de rhododendrons rouges et safran, ainsi que d'azalées roses et bleu de ciel. Il y a d'abord le kiosque flottant de la musique : trois pirogues conjuguées, distantes de près de deux mètres l'une de l'autre, soutiennent tout un échafaudage de bambous et de rameaux verts, de palmes et de feuilles de bananier, sous l'ombre duquel sont installés les artistes du gamelang : les timbres résonnent, les cymbales se heurtent, et, grâce aux élégantes pagaies, le kiosque qui nage prend les devants. Une fois lancé sur le même refrain, comme un piano mécanique, il n'y a pas de raison pour que cet orchestre varie de tons ou s'arrête! Nous prenons place sous un semblable buisson de verdure converti en île flottante, et nous voguons doucement dans le sillage de notre harmonieux pilote : la distance qui nous sépare de lui donne aux sons quelque chose de plus vaporeux et de plus berçant. Une tente est dressée au centre de notre trinité de pirogues; des aromates y brûlent, la brise emporte les tourbillons d'une fumée qui embaume, et le nain nous verse du café et du thé délicieux.

Une dizaine de pirogues nous suivent : celles-là ne sont que de simples troncs d'arbre creusés, et un petit moricaud de neuf ans les fait glisser en zigzag.

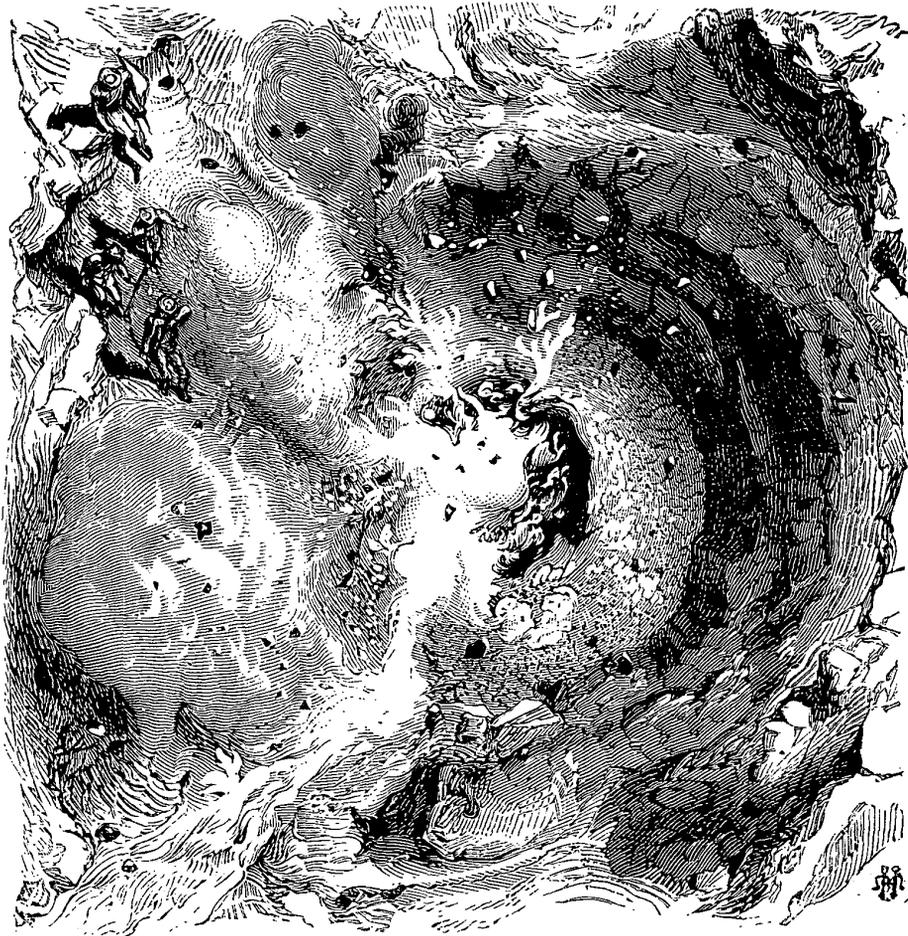
Il est vraiment charmant et original le coup d'œil qu'offre cette flottille aux vives couleurs et aux sons langoureux de l'Orient, sur un lac où les îlots roses des lotus en fleur forment les seuls écueils.

Nous apercevons dans les petites baies du lointain des vols de grues bleues et blanches : pour le Duc de Penthièvre et pour moi, c'est un signal; pure occasion de prendre une pâle revanche de la chasse infructueuse d'hier. Vous me connaissez assez pour comprendre que je m'arrache sans peine à cette promenade, et blotti dans une nacelle, je pousse vers une anse ombragée où j'espère découvrir quelque bête sauvage et arriver entre les nénufars avant les ondes sonores de l'orchestre. Mon pagayeur me fait glisser comme une ardoise qui ricoche; je me couche à plat dans mon esquif, si léger que le moindre mouvement menace de le faire chavirer : notre vitesse acquise nous amène sans un mouvement, sans un bruit, au milieu d'une bande d'oiseaux aquatiques; — je débute bien; deux coups, trois pièces. (*Voir la gravure, p. 333.*) O désillusion! ce sont trois canards domestiques, trois favoris de Son Altesse le Régent! Elle eut la bonté d'en rire, ce qui nous permit d'en faire autant, et de grand cœur, toute la journée.

Après cette chasse à tir en musique (ce qui est très-pachalique, mais fort éloigné du sport), nous assistons à une pêche dans un vivier, exercice assurément encore plus oriental. Depuis trois jours, en effet, toute la population des bords du lac a été employée à tresser une palissade de bambous, ressemblant assez aux taillis qui longent nos chemins de fer. Cette barrière légère, une fois jetée verticalement comme une seine dans le lac, est sous nos yeux enroulée sur

elle-même en forme de bague : le cercle se rétrécit de plus en plus, et une cinquantaine de Natifs, dans le même costume que les poissons qu'ils cherchent,

barbotent dans cette enceinte en ayant de l'eau jusqu'à la nuque, et remplissent les barques avoisinantes d'une « blanche » innombrable. Le Régent se dé-



L'intérieur du cratère. (Voir p. 342.)

lecte de ce spectacle, puis il fait un signe, et, musique en tête, nous abordons sur la rive opposée du Dji-Tjiambé.

Là, sous un kiosque fort élégant, un grand déjeuner nous est servi : des ten-

tures magnifiques de soie cachent le fond de la salle aérienne. Le Régent s'est fort animé et a ri continuellement, ce qui est le propre des races asiatiques. Entre des tasses de café, véritable nectar qu'il ap-

préciait avec des roulements d'yeux indescriptibles, il s'écriait à chaque instant : « Encour! encour! » Et « encour », c'est du vin en javanais moderne; seule trace qui soit restée à Java de notre domination française, et tradition assez caractéristique de nos fonctionnaires, qui criaient si souvent « encore » aux échantons, que le mot en est resté.

Mais tout a une fin, même un festin de Balthazar relevé au poivre rouge, et Son Altesse le Régent, en se levant de table et en marchant presque droit, nous demanda la permission de revenir directement à son palais, où l'appelaient les graves soucis des affaires de l'État; mais à peine mettions-nous le pied dans notre brillante embarcation, que nous vîmes les gardiens du sérail tirer les grands rideaux qui cachaient un des panneaux de la salle : le Prince à ceinture de diamants entra dans le double fond de la véranda, où des grâces féminines nous apparurent, puis se déroberent. Il y avait fait expédier d'avance et cacher la moitié de son harem! Vous devinez si nous avons saisi gaiement cette occasion de fou rire.

On est tout étonné d'avoir fait tant de chemin et vu tant de choses avant deux heures de l'après-midi; car on oublie toujours dans ces latitudes qu'on a commencé la journée à quatre heures du matin. Mais on n'a bientôt qu'une seule préoccupation : celle de chercher l'ombre et la fraîcheur. Le ravin de Ti-Ka-Poundong nous en offrit le plus suave assemblage.

Nous y arrivons à cheval par de sinucieux sentiers; figurez-vous une sorte de puits creusé dans la forêt vierge; un antre ovale de cent pieds environ de profondeur, où les rayons du soleil ne

pénètrent jamais, et où nous nous sentons si loin du monde, si près de la nature! Les roches surplombantes qui l'encadrent soutiennent un rideau immense de lianes entrelacées, ondulées dans leurs reflets vert sombre comme les vagues de la mer. Je ne sais par quels circuits et par quelles chutes nous arrivons jusqu'au fond de cet abîme! Serrés contre une des parois, nous admirons la cascade d'un torrent qui s'élançe d'un trou béant, percé en face de nous au haut du fourré : elle tombe à nos pieds mêmes dans la cavité noire du roc, à laquelle on donne près de deux cents pieds de profondeur. Depuis la neige des gorges tasmaniennes, où l'Océan austral nous apportait les frimas du pôle sud, nous n'avions point aspiré une aussi glaciale atmosphère; tandis que, dans la buée tourbillonnante qui s'élève au-dessus de l'antre et de la forêt, le prisme solaire est décomposé et semble former une colonne aérienne aux sept couleurs scintillantes, nous sommes, dans ce fond obscur, arrosés par une pluie froide de bulles ricochant de la cascade qui se brise. Après six semaines de chaleurs incessantes sous le soleil des tropiques, un frisson réparateur nous enivre de toutes les délices de l'extase! Oui, il y a des retraites sauvages, dont le silence, la grandeur et la sévérité parlent à l'âme : celle-ci a trouvé ma sensibilité plus vive, et elle me paraîtrait plus belle, plus idéale, plus remplie d'une douce expansion, si je n'avais dû essayer de la décrire et risquer de lui faire perdre, en la révélant, tout ce qu'il y a de surnaturel dans la nature et de vivant dans un monde inanimé! Mais le site m'y a forcé : pardonnez-moi.